



Faits pour hommes aussi

Les soins sont un domaine féminin. Mais le manque accru de personnel dans le domaine de la santé exige une promotion plus active des hommes dans ces métiers. Le Centre suisse des paraplégiques (CSP) de Nottwil s'intéresse de près à ce thème et prend des mesures concrètes. Deux hommes – un infirmier chevronné et un apprenant – parlent du quotidien de la clinique. Et de la manière de s'imposer dans une profession féminine.

Texte : Christine Zwygart |
Photos : Walter Eggenberger

Les soins sont résolument aux mains des femmes. Quelque 85 pour cent des employés du secteur sont de sexe féminin ; il n'en va pas autrement au Centre suisse des paraplégiques (CSP) de Nottwil. La stratégie des soins prévoit que le CSP veut veiller à une relève professionnelle suffisante. Il s'agit de former des apprenants, mais aussi de prospecter de nouveaux segments – comme, par exemple, de gagner davantage d'hommes au métier. Pour de nombreux patients, c'est une expérience nouvelle de passer aux mains d'un infirmier – mais certes pas désagréable. Pratiquement que de bonnes expériences, c'est le bilan d'André Harre depuis près de trois ans qu'il travaille au CSP : « Après le premier contact, mon identité d'homme ne joue plus de rôle. Ce qui importe bien davantage, c'est la confiance entre les patients et moi. » Même son de cloche dans les salles des unités – les hommes sont bons pour l'esprit d'équipe, la collaboration est constructive. Ou, comme l'exprime l'Allemand de 26 ans : « Nous, les hommes, constituons un pôle tranquille parmi les nombreuses femmes. »

Prochain manque de soignants

Dans les prochaines années, un manque massif de personnel spécialisé touchera les hôpitaux et les homes. Les gens vivent de plus en plus vieux, tandis que décroît le nombre des naissances. La conséquence en est que de moins en moins de jeunes gens des soins font face à de plus en plus de patients à prendre en charge. Selon les estimations d'experts, la Suisse aura besoin, en 2020, de 13 pour cent de soignants de plus qu'aujourd'hui. C'est pourquoi la direction des soins du CSP étudie sérieusement la question de savoir comment contrer le manque qui se dessine. Une idée s'impose tout simplement : attirer plus d'hommes vers les professions soignantes.



Un job varié. L'infirmier André Harre (à g.) prélève du sang au tétraplégique Mathias Studer (photo du haut). Avec ses collègues de travail, il discute le plan d'affectation et les travaux à faire (photos de droite).

Contrairement à de nombreux hôpitaux, les patients de Nottwil sont en majorité des hommes – précisément 75 pour cent, dont un grand nombre de jeunes sportifs. C'est là que réside l'occasion d'offrir aux hommes un travail pourvu de sens dans les soins. « Nous souhaitons, dans les équipes, un bon mélange de femmes et d'hommes », explique Reto Schmitz, responsable de la formation professionnelle des soignants. Il faut aborder davantage de jeunes gens, pour leur présenter une formation au CSP. « Les recrues ont l'âge idéal pour cela. Après le service militaire, beaucoup se demandent que

faire de sensé de leur vie. » C'est précisément là que la direction des soins veut intervenir pour abolir les blocages, montrer les avantages. Après tout, les places de travail dans les soins sont à l'abri de la crise, les possibilités de carrière, bonnes et les conditions de travail peuvent se concilier avec une famille. Ce sont exactement les avantages qu'apprécient les hommes qui exercent ce métier depuis longtemps.

Un souhait adressé aux hommes

Pour André Harre, il était clair depuis toujours qu'il voulait un jour travailler avec des gens.



Trois de ses amis ont suivi avant lui la formation d'infirmier. « Ils m'ont donné un aperçu de leur quotidien. Et en Allemagne, il n'y a rien de particulier à ce que des hommes travaillent dans les soins. » Dans son métier, il aime le compromis qu'il doit chercher sans cesse : montrer de l'empathie au patient, mais en même temps le stimuler et l'amener à faire ce qu'il faut pour guérir. « Au commencement, j'étais souvent nerveux, car il faut penser à des tas de choses en même temps. » Aujourd'hui, André Harre fait tout bien plus facilement. Il prélève un tube de sang au tétraplégique

Mathias Studer, jette en même temps un coup d'œil sur le voisin de chambre, vérifie sa perfusion presque vide et, en quittant la chambre, vérifie que le lavabo est en ordre. « Cette pensée en réseau vient automatiquement, avec le temps. » Il importe d'être bien organisé, sinon, on court toute la journée après le travail. L'infirmier se fait un plan dans la tête, et le suit.

André Harre voudrait une chose des hommes qui travaillent dans les soins : qu'ils ne se cachent pas. Est-ce le cas ? « En quelque sorte, oui. » Dans la perception générale de la

société, ils n'existent guère et n'apparaissent pas en public. À quoi cela tient-il ? « Peut-être nous sentons-nous encore trop gênés parce que les soins apparaissent généralement comme une profession féminine. »

Large éventail de formations au CSP

Le responsable de la formation au CSP, Reto Schmitz, connaît cette problématique et le tiraillement qu'elle entraîne. « À 16 ans, il est plus passionnant de raconter comment trafiquer une voiture que de parler du quotidien d'une unité de soins. » Les raisons pour les-



Transfert. Pascal Moser (à g.) aide Christian Zurbuchen à sortir de son lit. L'infirmier Stefan Britschgi (à dr.) soutient l'apprenant dans cette tâche.

quelles les hommes s'orientent quand même vers ce métier sont diverses. Adrian Wyss, responsable du développement des soins et de la formation au CSP, raconte : une fois sa maturité en poche, sa famille s'attendait à ce qu'il devînt pasteur, enseignant ou médecin. « Mais j'ai choisi les trois à la fois – et suis devenu infirmier. »

Le CSP offre chaque année des places de formation dans les soins : huit jeunes de 16 ans ou plus peuvent y apprendre le métier d'assistante en soins et santé communautaire (ASSC). Aux personnes en quête d'un diplôme de soins HES ou ES (haute école spécialisée ou école spécialisée) sont réservées 18 places. S'y ajoutent diverses places pour rattrapages, essais et stages. Au total, les soins comptent 75 apprenants et étudiants.

Le CSP donne aussi une chance à des gens qui veulent se réorienter – même à un certain âge. Conditions : intérêt pour les gens, travail d'équipe et résistance.

Un job d'avenir

Pascal Moser est l'un d'eux. À 19 ans, il a interrompu son apprentissage de menuisier et entamé, en été 2012, la formation d'assistant en soins et santé communautaire au CSP. Il est enthousiaste : « Ici, j'ai affaire à des gens, pas seulement à des machines. » Le traitement des personnes en fauteuil n'est pas nouveau pour le jeune homme : son grand-père a subi une tétraplégie. Et la famille a bien vite constaté le talent de Pascal pour la prise en charge – son entourage ne s'est donc pas étonné de son orientation vers les soins. À lui-même, il importe d'apprendre un métier d'avenir. « Je suis très bien intégré comme homme, à la clinique comme à l'école professionnelle. De plus, je profite de l'expérience de mon formateur. » Un infirmier chevronné qui l'assiste de ses connaissances et de son savoir-faire et l'accompagne dans sa formation.

Solidarité des générations

Acquérir une main-d'œuvre nouvelle et garder le personnel existant – c'est le seul moyen d'échapper à la menace du manque de soignants. Sur la base des objectifs de la stratégie, un groupe de travail du Centre suisse des paraplégiques (CSP) s'est penché sur la manière de garder en bonne santé et motivé le personnel des soins et des thérapies, jusqu'à l'âge de la retraite. Car la prise en charge de paralysés médullaires, jour après jour, est un travail de force. Afin d'être armé pour l'avenir, le CSP a élaboré un « management générationnel avec l'accent sur les 50+ ».

Ce projet comporte des idées permettant de vieillir dans les métiers des soins. Ainsi, il est imaginable qu'une personne ne fasse plus l'équipe du matin, du soir et de la nuit, mais seulement deux d'entre elles. « Cela améliore la récupération entre les changements d'horaire », explique Christine Schneider Käslin, directrice du groupe de travail. De plus, on peut réduire le travail effectif au chevet du patient, au profit de la transmission du savoir. Le travail dans ces équipes générationnelles est un bénéfice pour tous : les diverses compétences de jeunes et vieux trouvent ainsi un emploi optimal.

Un tiers des soignants du CSP ont 45 ans et plus. S'ils le souhaitent, ils doivent avoir la possibilité d'assumer de nouvelles tâches – par exemple parrainer de nouveaux collaborateurs, les accompagner, leur transmettre des connaissances et partager l'expérience avec eux. Grâce à toutes ces mesures, la direction de la clinique espère garder en place ses collaborateurs plus âgés des thérapies et des soins – motivés et en bonne santé.



Michael Steeg est pédagogue diplômé en soins ES et maître d'école professionnelle. Au Centre de formation à la santé du canton de Zürich (ZAG), il travaille comme chef du département soins ES.

« Combien vaut le travail ? »

Qu'est-ce qui convainc les hommes d'entrer dans les professions de soins ?

Comme infirmier, on s'occupe de personnes, de petits enfants jusqu'aux personnes très âgées ; à la maison, dans des centres psychiatriques, des hôpitaux ou des institutions de long séjour. Le métier est lourd de responsabilités et l'on est en contact étroit avec des personnes nécessitant de l'aide. Cette proximité crée une relation et permet d'accomplir, jour après jour, un travail intéressant et précieux.

Comment vivez-vous l'intégration des hommes dans vos classes ?

Je dirais qu'il s'agit d'une « intégration totale ». Dans les groupes d'étude et de travail, les hommes ne restent pas entre eux, mais travaillent très volontiers avec leurs consœurs. Cela a parfois abouti à de très bons rapports qui durent au-delà des études.

Qu'est-ce qui doit changer pour que plus d'hommes embrassent une profession soignante ?

L'image de la profession dans la société. L'évolution démographique entraînera un besoin accru de soignants. Ce travail doit jouir de plus de prestige et valoir davantage que les métiers qui travaillent « contre » la société. Il est en outre très important de former et de gagner des femmes à des postes de cadres.

Le métier des soins, est-il généralement trop peu apprécié dans la société et trop mal payé ?

L'attrait de chaque profession augmente avec sa rémunération mais, plus encore, avec son prestige et l'estime qu'on lui porte. La société doit se remettre à discuter davantage des valeurs fondamentales comme la santé. Nous tous devons admettre que nous dépendrons, plus d'une fois dans notre vie, de la prise en charge professionnelle de soignants diplômés. Quelle est dès lors la valeur de ce travail pour nous ?

Que donnez-vous aux jeunes gens qui imagineraient une formation ou une réorientation dans les soins ?

Un métier d'avenir ! Soyez courageux, songez que vous êtes très demandé. Dans les métiers des soins, il y aura des places de travail exigeantes et attrayantes pour vous. Avec le recul du temps, je considère mon choix des soins comme décisif dans ma biographie. Au départ de cette formation, je me suis sans cesse développé, personnellement et professionnellement. C'est un sentiment très libérateur et satisfaisant.

Presque tous les jours, Pascal apprend quelque chose de nouveau, gagne en indépendance et le changement le ravit. Aujourd'hui, il aide à distribuer le petit déjeuner, prépare du café, fait manger un patient. « Parfois, les destins me touchent profondément. Nous passons en effet bien des heures avec les paralysés médullaires, parlons de leurs soucis et de leurs craintes. » Le jeune homme effectue sa tâche avec empathie, soigne les patients de A à Z – aux côtés d'un soignant formé.

Juste mélange de personnel et non pas quota

Le management des soins en est persuadé : si l'on réussit à gagner davantage d'hommes aux professions soignantes, on pourra lutter contre le manque de personnel. Il n'est pas prévu d'introduire un quota d'hommes au CSP, le résultat recherché est un mélange qui fonctionne. Car quand hommes et femmes, jeunes et vieux se mettent à l'ouvrage ensemble, naissent les meilleures solutions. Pour le plus grand bien du patient.



Théorie. L'infirmière Margrit Jurt expose la valise de réanimation à Pascal Moser.



Pour plus d'informations : www.paraplegie.ch, « Formation et perfectionnement ». Reto Schmitz, chef formation professionnelle des soignants, tél. 041 939 53 48